

CULTURE



LITTÉRATURE

IA, la nouvelle muse

Les écrivains doivent-ils redouter l'intelligence artificielle ? Rivale ou source d'inspiration, elle envahit en tout cas le champ littéraire. Enquête

Par **ÉLISABETH PHILIPPE**

Illustrations **THÉOPHILE SUTTER**

Et le Goncourt 2032 est attribué à... Eve39. Comme le veut la tradition, le nom de l'heureuse lauréate a été annoncé depuis les escaliers du restaurant Drouant par le nouveau président du jury, Sylvain Tesson – belle revanche sur la vie pour celui qui avait été un parrain du Printemps des Poètes injustement chahuté, il y a quelques années. Mais c'est surtout la première fois que la prestigieuse récompense littéraire est décernée à une intelligence artificielle. Inutile de se griffer les joues en lisant les quelques lignes dystopiques qui précèdent. Elles sont seulement le fruit d'un esprit joueur et, malgré les apparences, n'ont pas été générées par un robot qui aurait mal digéré Ray Bradbury. Pour autant, il ne s'agit pas non plus de pure science-fiction. Mi-janvier, et cette fois l'anecdote est bien réelle, l'écrivaine japonaise de 33 ans Rie Kudan a reçu le prix

Akutagawa, l'équivalent nippon du Goncourt, grâce à son livre « Tokyo-to dojo to » (« la Tour de la compassion de Tokyo »). Or, pour l'écriture de ce roman futuriste, la jeune autrice a reconnu avoir « beaucoup utilisé l'intelligence artificielle générative comme ChatGPT », précisant : « Je dirais qu'environ 5 % de ce récit sont des phrases créées par l'IA que j'ai reprises telles quelles. »

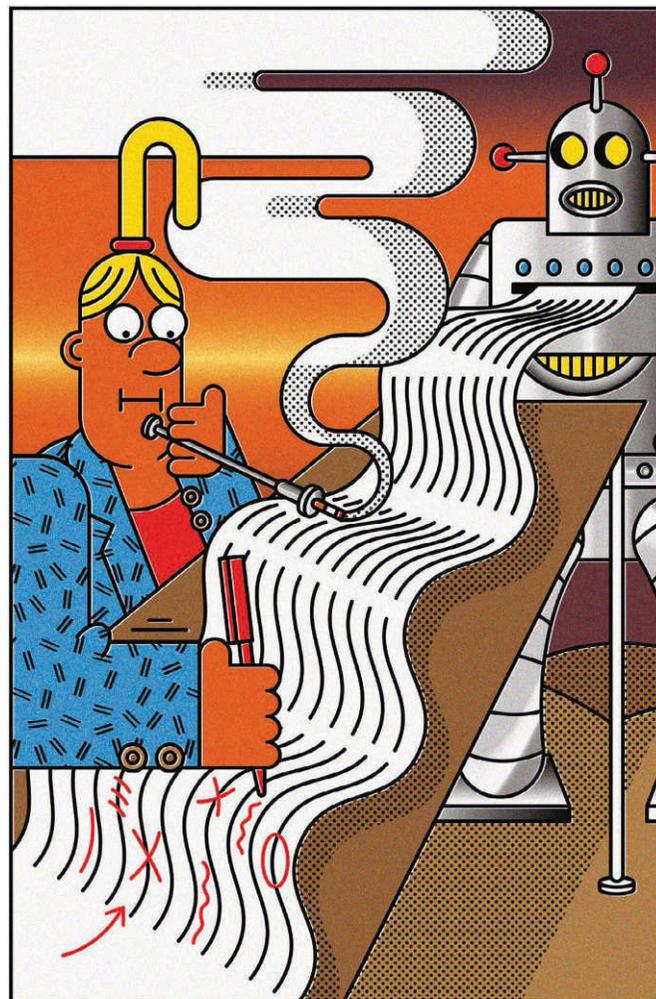
On n'est pas si loin de l'histoire imaginée par Jonathan Werber (fils de Bernard) dans son dernier livre « la Meilleure Ecrivaine du monde » : une IA, Eve39 (tiens, tiens), est programmée pour produire le meilleur polar possible. Pour y parvenir, elle est hybridée à un robot hospitalier qui officie dans un Ehpad, afin d'éprouver dans sa chair de silicium l'angoisse de la finitude. Sur le papier, l'expérience a de fortes chances de donner naissance à un mélange de « Misery » de Stephen King et des « Fossoyeurs », l'enquête sur les Ehpad de ➤➤

➔ Victor Castanet. A l'arrivée, « la Meilleure Ecrivaine du monde », thriller sans véritable enjeu et à l'écriture sans âme, ne devrait pas effrayer grand monde, pas même les écrivains qui craignent d'être supplantés par l'IA, dans un avenir plus ou moins proche. Avec les progrès fulgurants de l'intelligence artificielle générative – qui crée du texte à partir d'instructions comme « *écris une histoire d'amour entre un esthète et une femme qui ne serait pas son genre* » – et les performances des dernières versions de ChatGPT, l'ombre inquiétante de l'intelligence artificielle plane sur tous les domaines de la création et, bien entendu, la littérature n'échappe pas à son emprise. D'abord nébuleuse, la menace se fait de plus en plus concrète. Des éditeurs commencent à l'utiliser, tel Fayard, dont certains livres de la collection Graffik sont illustrés par IA. Comme les illustrateurs, les traducteurs craignent pour leur emploi et certains se sont regroupés dans le collectif « En chair et en os » en réaction à la concurrence déloyale des robots. Autre signal d'alerte : Kindle Direct Publishing, la plateforme d'autoédition d'Amazon, croule sous les livres générés par intelligence artificielle, grâce aux logiciels spécialisés et autres assistants d'écriture qui fleurissent – Bramework, Bard, Jasper AI, Rytr... Dépassé par cette prolifération de romans mutants écrits à toute vitesse, Amazon a limité à trois titres par jour le nombre de publications d'un même auteur et oblige désormais à préciser si une IA a été utilisée. Pour l'heure, ces ouvrages relèvent surtout de la littérature la plus élémentaire et ultracodifiée, type romans de gare. Mais vu son perfectionnement exponentiel, l'IA ne pourrait-elle pas engendrer, dans quelques années, des textes aussi puissants que la « Recherche » de Proust ou « Mrs Dalloway » de Virginia Woolf ? Ces nouveaux outils signent-ils l'obsolescence programmée des écrivains à cerveau humain ?

CONNAÎTRE L'ADVERSAIRE

En attendant leur possible extinction, les romanciers font de la résistance. Comme pour mieux asseoir leur supériorité – provisoire ? – sur la machine, ils en font leur muse. On se souvient, par exemple, d'« Une machine comme moi » (Gallimard, 2020) de Ian McEwan, histoire d'amour entre une femme et un androïde baptisé Adam – les références à la Genèse sont légion, pour bien souligner l'hubris créateur – ou encore de « Klara et le Soleil » (Gallimard, 2021), du prix Nobel de littérature Kazuo Ishiguro sur la relation trouble entre une petite fille et son « amie artificielle ». On restait là dans une approche classique des robots anthropisés et séducteurs, dans la droite ligne de « l'Eve future » de Villiers de L'Isle-Adam publié en... 1886. En cette rentrée d'hiver, plusieurs auteurs s'emparent à leur tour de l'intelligence artificielle. Et s'en emparent vraiment, au sens où ils l'utilisent, la testent, incorporent les phrases qu'elle génère aux leurs pour mieux en explorer toutes les virtualités littéraires.

Dans « Python » (voir critique p. 81), Nathalie Azoulay imagine une écrivaine qui, comme elle, veut apprendre



à coder et cherche à comprendre le langage souterrain qui préexiste à tout ce qu'elle écrit sur son ordinateur. Vers la fin du livre, sa narratrice, accompagnée d'un jeune programmeur rencontré à l'Ecole 42, tente d'écrire à l'aide d'une IA baptisée LÉA. Les résultats, retranscrits dans le roman, se révèlent peu concluants : « *Même quand je lui demande une histoire à la Beckett, le moins sentimental d'entre tous, LÉA y met des trémolos, parle de l'amitié comme d'un "trésor", se montre désespérée de mièvrerie.* » Littérature 1-IA 0 ? Quand on la rencontre dans un café pour évoquer le sujet, Nathalie Azoulay est loin de crier victoire. Elle a conscience que le roman n'est pas au mieux de sa forme, concurrencé par les écrans au pouvoir d'attraction bien plus puissant. « *J'ai besoin de confronter la littérature avec des rivaux, des domaines étrangers, des aliens même, pour lui retrouver son charme et sa vigueur et raviver ma foi en elle qui, sans cela, s'étiolle un peu* », explique l'autrice. Elle ajoute : « *Ecrire "Python" a calmé un vertige en moi. Je vois moins la menace. Il y a une coexistence possible.* »

Mieux connaître l'adversaire pour moins le craindre. Technique de combat classique que ne renierait pas Sun Tzu, et manifestement efficace. Emilien Dereclenne et Laura Sibony en apportent la preuve éclatante. Tous deux font leur entrée en littérature. Le premier avec

PYTHON, par Nathalie Azoulay, POL, 240 p., 20 euros.

LA MÉCANIQUE PAPILLONNE, par Emilien Dereclenne, Allia, 222 p., 14 euros.

FANTASIA, par Laura Sibony, Grasset, 304 p., 22 euros.

LA MEILLEURE ÉCRIVAIN DU MONDE, par Jonathan Werber, Robert Laffont, 368 p., 20 euros.



« La mécanique papillonne », la seconde avec « Fantasia ». Autre point commun de ces primo-romanciers : leur familiarité avec l'IA. Emilien Dereclenne a consacré sa thèse de philosophie aux liens entre le corps, l'imagination et la technologie et a travaillé en entreprise à l'élaboration d'applications de rencontres. Quant à Laura Sibony, passée par Google Arts & Culture, elle enseigne les bases de l'intelligence artificielle à HEC. A l'instar de Nathalie Azoulay, aucun d'eux ne redoute réellement de voir l'IA envoyer les écrivains pointer à France Travail.

Dans « La mécanique papillonne », Martin, un jeune programmeur qui n'a connu que des « bugs » avec les femmes, est recruté par une entreprise afin de créer une intelligence artificielle « au service de l'amour », capable de trouver l'âme sœur parfaite aux utilisateurs d'une application de rencontres, « pour que tout se passe bien, qu'il n'y ait plus de chagrin ». L'IA en question est baptisée Aifa et Martin s'en éprend autant que de Nao, la fille transgenre de son patron. A la fois histoire d'amour tragique et satire du monde de l'entreprise, avec ses salles « Elon Musk » et son irritante novlangue, le livre désarçonne par son écriture presque synthétique. On y trouve même ce que l'auteur nomme des « poèmes équationnels », écrits en partie avec ChatGPT. « Il faut jouer

avec ces outils, connaître les règles et les transgresser. Nos manières d'écrire, de créer se métamorphosent, se recomposent au gré de ces tentatives, estime Emilien Dereclenne. La peur d'un grand remplacement des écrivains par l'IA repose sur l'incompréhension de ce qu'est écrire. Écrire, ce n'est pas produire du texte comme le fait, par exemple, ChatGPT ; c'est produire de la signification et ça a forcément à voir avec le vivant. L'intelligence artificielle ne fait qu'extrapoler à partir du déjà-produit, mais on peut l'intégrer à des démarches créatives. »

LITTÉRATURE CYBORG

Laura Sibony, elle, s'applique à montrer toutes les facettes de l'intelligence artificielle dans « Fantasia », recueil de fables et de contes qui sont autant d'études de cas autour des questions éthiques et métaphysiques posées par l'IA, nourries de références à Gogol, Poe ou Descartes. Si elle craint que le recours massif à l'IA encourage la « paresse intellectuelle », Laura Sibony ne conçoit pas, en revanche, que les algorithmes puissent un jour se substituer aux (vrais) écrivains : « Bien sûr, il est possible de reproduire la logique interne d'un texte. Bien avant l'IA, Proust, par exemple, l'a prouvé avec ses pastiches. Mais trouver ce qui fait le propre de la "Recherche" je ne suis pas certaine que l'intelligence artificielle y parvienne, car cela ne se trouve pas uni-

quement dans les mots. Nous ne savons pas expliquer ce qui différencie un texte littéraire d'un autre type de texte. Si nous, humains, ne savons pas définir ce qu'est la littérature, l'IA ne le saura pas plus. »

Dans un article du « New York Times », le critique A. O. Scott comparait l'IA aux tables tournantes de Victor Hugo ou à l'écriture automatique des surréalistes, une entité qui viendrait stimuler l'imagination des auteurs, irriguer leur prose et lui faire prendre des bifurcations inattendues. « Il faut davantage penser en termes d'interopérabilité humain-machine », abonde Emilien Dereclenne, imprégné de la pensée de Gilbert Simondon, philosophe de la technique et de la cybernétique. On s'orienterait alors vers un devenir cyborg de la littérature. On pourrait même voir émerger un véritable art du « prompt », soit l'art de formuler des instructions à l'IA pour obtenir les résultats les plus surprenants ou convaincants. « Ce qui est intéressant, c'est d'éduquer la créature, remarque Nathalie Azoulay. On a l'impression d'être dans une histoire de SF. Dialoguer avec la machine, c'est grisant, mais c'est aussi à double tranchant, puisqu'on lui confie nos trésors et nos œuvres. » Pour s'améliorer et produire du texte toujours plus pertinent, les algorithmes absorbent en effet des millions de données (dont des millions de livres) tel le Minotaure se repaissant de jeunes corps au fond de son labyrinthe : on parle de « data mining » ou moissonnage de données.

Mais aujourd'hui, tout cela se fait au mépris du droit d'auteur. Cet été, 10 000 écrivains, dont Dan Brown et Margaret Atwood, ont signé une lettre ouverte du puissant syndicat américain des auteurs demandant aux patrons des principales entreprises d'IA de ne pas utiliser leurs textes sans leur consentement. De même, l'AI Act, le projet de règlement européen de l'intelligence artificielle (adopté le 2 février malgré les résistances de la France), exige des fabricants de publier un résumé des données utilisées pour l'entraînement de leurs logiciels. Ces sujets très concrets agitent le monde de l'édition. Ils étaient au cœur de la dernière Foire de Francfort, et la Société des Gens de Lettres (SGDL) y a consacré un forum en janvier. L'IA a déjà commencé à modifier le secteur : certains contrats spécifient désormais que le manuscrit remis par un auteur ne doit pas être le fruit d'une intelligence artificielle, des agents demandent formellement que la traduction des œuvres de leurs clients ne soit pas effectuée par un robot... L'IA ne remplacera peut-être jamais les écrivains. Mais elle peut contribuer à les appauvrir encore un peu plus. Face à cette rivale sans affects, la littérature va devenir pour de bon un sport de combat. ■

“DIALOGUER AVEC LA MACHINE, C'EST GRISANT, MAIS C'EST AUSSI À DOUBLE TRANCHANT, PUISQU'ON LUI CONFIE NOS TRÉSORS ET NOS ŒUVRES.”

—
NATHALIE AZOULAI